Pierre Antoine Duprat
FRC 2.192.36 A

DISCOURS

PRONONCÉ

Case
FRC
18114

Le 1.er vendémiaire, an 6, pour la célébration de la fête de la République; par le citoyen DUPRAT, professeur de belles-lettres à l'école centrale du département du Tarn; et imprimé par ordre de l'administration départementale renouvellée, séante provisoirement à Albi.

A ALBI,

De l'Imprimerie de D. A. BAURENS, à la grand'rue.

L'An 6 de la Rép. Fr.

THE NEWBERRY
LIBRARY

DISCOURS

PRONONCÉ

le premier vendémiaire, an 6, pour la Fête de la République.

CITOYENS,

En paraissant aujourd'hui à cette tribune, deux sentimens bien naturels occupent mon esprit et mon cœur, celui de l'extrême surprise, et celui de la plus vive joie. Est-ce bien moi qui vous parle ? est-ce bien vous qui m'écoutez ? est-il bien vrai que ce soit un républicain, un patriote qui fasse entendre ici sa voix à d'autres républicains, à d'autres patriotes, pour consacrer par ses accens la fondation de la république. Ce spectacle, je l'avoue, a de quoi étonner tout homme qui n'a pas considéré superficiellement l'espace écoulé entre le 9 thermidor an 2, et le 18 fructidor an 5. Jettons rapidement un coup d'œil sur cet espace de tems, il suffira pour justifier l'étonnement que cause l'existence des républicains et celle de la république, et la joie que fait naître et son triomphe et ses espérances.

Le 9 thermidor an 2, éclaira la chûte d'un tyran qui avait masqué ses vues ambitieuses sous le voile de la popularité. La France entiere applaudit à sa catastrophe, elle semblait être le présage de la destruction derniere de toute espèce de tyrannie, et du regne durable de la vraie liberté. La justice, l'humanité proclamérent le retour de leur empire ; tous les cœurs s'ouvrirent à la joie, à l'espérance, au bonheur. . . . . Joie éphémére, espérance trompée, bonheur empoisonné, le royalisme était là pour le corrompre et pour le détruire.

Une terreur générale venait de peser sur toutes les têtes, elle avait produit des maux effroyables ; le terrorisme devait être proscrit, et il n'est pas un républicain qui ne regardât cette proscription comme un bienfait ; mais à une terreur fallait-il en faire succéder une autre ? tout en avait démontré les abus, les périls, mais ce furent précisément et ces périls, et ces abus qui parurent être aux ennemis de la République les instrumens heureux de leurs coupables desseins. Tournons, dirent-ils, contre les amis de la république, mais contre ses amis seulement, des armes que quelques hypocrites ambitieux dirigeaient indistinctement contre tout ce qui était un obstacle à leur ambition. Les dénominations

de royalistes, d'aristocrates, de fédéralistes ont confondu dans la même tombe, et l'homme qui méritait l'échafaud, et celui qui méritait une couronne civique. La puissance des mots a été despotique, meurtrière : elle peut l'être encor : elle le sera. Tout ce qui a servi la révolution a été la terreur de ceux qui voulaient la détruire ; que le nom de terroriste frappe indistinctement tous les amis de la révolution, et pour qu'il les frappe à la fois d'une double mort, de la mort phisique et de la mort morale, attachons à ce nom les idées odieuses d'immoralité, d'athéisme, de vexations, de pillages, d'assassinat, de soif du sang, de fureur démagogique, d'anarchie, de bouleversement, de destruction, de ruine, de tous les genres de crimes dont la perversité humaine soit susceptible ; ainsi nous armerons contre la secte républicaine que nous voulons anéantir, nous armerons contr'elle toutes les volontés, tous les esprits, tous les cœurs, toutes les haines, toutes les vengeances, toutes les passions, tous les bras, tous les élémens du meurtre et du carnage, et au nom de la justice et de l'humanité, au nom même d'un dieu de paix, nous marquerons nos victimes, nous les ferons tomber sous nos coups, et nous releverons le trône d'un tyran, sur les cadavres amoncelés des ennemis de la tyrannie.

Projet atroce ! il a été conçu, que dis-je, hélas ! il n'a été que trop fidellement exécuté ; j'ai vu les patriotes les plus énergiques, les plus dévoués, les plus irréprochables occupant les mêmes cachots où le royalisme devait expier ses crimes, et où il en avait tramé de nouveaux contre la patrie indulgente ; j'ai moi-même partagé votre sort, victimes honorables de l'esprit contre-révolutionnaire. Ah ! combien de fois j'adoucis avec vous l'horreur de notre captivité, en desirant que nous fussions les derniers captifs, et que notre sang, s'il était nécessaire, scellat le triomphe de cette république chérie, au nom de laquelle nous étions chargés de fers !

J'ai vu les ennemis de mon pays trouver cette marche partielle de destruction patriotique trop lente au gré de leurs desirs ; je les ai vus revêtir toutes les formes, prendre toutes les couleurs, emprunter tous les masques, pour parvenir à l'anéantissement en masse du parti républicain. Journées affreuses de germinal et de prairial ! vous venez, malgré moi, assombrir mon imagination, affliger mon cœur et révolter mon ame indignée ! oui, vous futes l'ouvrage du royalisme : il étendit sur vous son manteau anarchique ; il en couvrit adroitement les hommes qui l'embarrassaient, et sur qui il avait eu l'art de jetter d'avance une teinte d'anarchie. Tu

péris, martyr de cette ruse machiavélique, brave *Ferraud*, par qui le royalisme préluda à la perte de tes collegues, non moins infortunés que toi !

J'ai vu les ennemis de mon pays croître d'audace à mesure qu'ils multipliaient leurs crimes ; en prairial, ils avaient essaié leurs forces ; en vendemiaire, ils voulurent les développer, ils jettèrent le masque et arborèrent audacieusement l'étendard de la révolte. Le canon républicain foudroya les rebelles ; mais il ne pût atteindre les chefs de la rébellion. Une main invisible parvint même à les soustraire à la rigueur des lois. Devenus plus prudens, ils n'en furent que plus acharnés. Aux moyens de force qui ne leur avaient pas réussi, ils ajoutérent les moyens de corruption qui manquent rarement leur effet ; un essaim de journaux vendus à Louis XVIII, s'attacherent à pervertir l'opinion publique, à dénaturer les lois et les institutions républicaines, à couvrir de calomnie et d'opprobre les fondateurs de la République, à armer contr'eux tous les intérêts et toutes les passions, et à diriger les premiers choix du peuple sur des hommes qui renverseraient leur ouvrage, et qui rétabliraient le régime abhorré de la monarchie.

Cependant ces compagnies abominables, qui, par une monstrueuse dérision, furent appellées com-

pagnies de Jésus, étaient organisées sur la surface entière de la république. Où êtes-vous, républicains qu'elles ont immolés; veuves, qu'elles ont plongées dans le deuil; tendres enfans, qu'elles ont rendu orphelins? Ah! je ne veux pas rouvrir des plaies qui saignent encore; je veux jetter une fleur sur la tombe de ces objets chéris de votre amour, et consoler votre tristesse en mêlant mes larmes aux votres!

Cependant le midi était embrasé; un général, que dis-je! un monstre, un tigre à face humaine, *Villot*, l'exécrable *Villot* faisait des plus belles contrées de la république, un théâtre de persécution, d'assassinat, de meurtre et de carnage. Infortunés Marseillais, hommes du 10 août, mes pleurs coulent au souvenir de vos actions héroïques et de votre horrible destinée. Ces mêmes mains qui renversérent le trône furent enchainées par le plus méprisable des tyrans. Il n'est plus; mort pour la cité, mort pour l'état, la vie qu'il conserve, n'est plus pour lui qu'un affreux supplice. Que vos mânes plaintives tressaillent de joie; la terre classique de la liberté, cette terre arrosée de votre sang, va redevenir le foyer brûlant du patriotisme. Ombres généreuses, errez maintenant en paix sur cette terre régénérée; les accens lugubres de la mort, n'effrayeront plus vos oreilles;

mais vous y entendrez les cris touchants de la victoire, du triomphe, de la tranquillité et du bonheur qui les suivent.

Cependant des tribunaux corrompus transformaient les assassins en victimes, les victimes en assassins, et frappaient du glaive de la loi ceux qui avaient échappé au glaive des vengeances.

Cependant une terreur universelle glaçait tous les esprits, abbattait toutes les ames, comprimait jusqu'aux murmures, que dis-je, jusqu'à la plainte, et tenait ainsi la France sous un joug nouveau, joug d'autant plus terrible, qu'on n'appercevait aucun moyen de le briser.

Cependant germinal s'avançait, et c'est sous de semblables auspices que dûrent se faire les élections qui devaient décider de la stabilité ou du renversement de la constitution. Elles se firent: l'urne fatale qui renfermait les votes des agens de Blankembourg, était la véritable boëte de pandore. Elle s'ouvrit; tous les genres de fléaux se déchainérent à la fois contre la patrie éplorée; et l'espérance, cette derniere ressource de l'infortune, l'espérance seule soutenait les patriotes contre les maux du présent et contre ceux de l'avenir.

Alors fut déroulé dans tout son jour, le plan atroce d'anéantir la constitution, le gouvernement,

la république et les républicains. Alors les journaux des rois, redoublant de calomnies et d'audace, déversérent, sans pudeur comme sans mesure, la haine et le mépris sur tout ce qui tenait au régime républicain. Alors les émigrés et les prêtres, le poignard à la main, la rage dans le cœur, rentrérent au mépris des lois, sur un sol qui les avait proscrits, et y soufflérent le feu de la haine, de la vengeance, de la discorde et de la guerre civile. Alors les égorgeurs royaux recommencérent avec une nouvelle fureur le cours de leurs brigandages et de leurs assassinats : ils semérent par-tout le trouble et la consternation ; la surêté des personnes et des propriétés fut violée, aucun azile ne fut respecté, le sang républicain coula de toutes parts, et les lieux les plus inaccessibles furent une retraite mal assurée pour les patriotes qui purent se soustraire à leurs bourreaux. Alors aussi vous succombâtes, infortunés époux, couple également cher à l'himen et au patriotisme, malheureux *Grach !* plus malheureuse *Pujol !* vous succombâtes sous le fer de mille assassins, et vous terminâtes dans d'inexprimables tourmens une vie honorée par les vertus conjugales, et par les vertus civiques. Ah ! recevez le tribut de nos regrets, le tribut trop mérité de nos larmes éternelles. Si du moins avant de

fermer

fermer les yeux à la lumière, le 18 fructidor eût pu luire pour vous, le triomphe de la liberté aurait embelli votre derniere heure, et le dernier soupir que vous poussâtes pour elle, ce soupir déchirant, parce qu'il était celui du désespoir n'aurait été, ni sans douceur, ni sans consolation. Alors le poison contre-révolutionnaire circulait avec une rapidité effrayante, du centre de l'état à la circonférence, pour retourner de la circonférence au centre, et corrompre dans sa circulation toutes les parties du corps politique. Alors la tribune nationale elle-même retentit des atteintes portées à la constitution, et des attaques sourdes ou directes dirigées contre le gouvernement. Alors enfin les deux premiéres autorités de la république, en présence l'une de l'autre, s'observent mutuellement, prennent une attitude menaçante et tiennent la France suspendue et sur leurs propres destinées et sur celles de la république.

Situation critique, allarmante ! quelle en sera l'issue ? de quel côté sera la victoire ? de quel côté sera la défaite ? l'orage est formé, il gronde, il est prêt à éclater ; qui le conjurera, qui empêchera la foudre d'embraser notre malheureuse patrie ? qui ? ô providence éternelle, tu veillais sur les destins de la république ! ô génie tutélaire de la liberté ! tu l'as tirée de cette nouvelle épreuve ! elle

en est sortie victorieuse, triomphante ; et ce triomphe et cette victoire, qui excitent notre surprise, sont aussi le sujet de notre vive joie.

Je te salue, journée immortelle du 18 fructidor ; directoire exécutif, législateurs fidelles, armées brûlantes de patriotisme, je vous salue au nom de la patrie reconnaissante : vous avez refermé l'abyme ouvert pour l'engloutir ; vous avez donné un grand exemple au monde, une grande leçon aux traitres, un grand conseil aux puissances ennemies, et une grande garantie à celles qui voudront sincérement l'union et la paix.

La paix, oui Citoyens, elle est maintenant à nous ; la journée du 18 fructidor nous la donne ; aujourd'hui plus d'incertitude sur la stabilité de la constitution, sur la force du gouvernement, sur la volonté bien prononcée du peuple français ; aujourd'hui ils désespéreront de nous vaincre par nous-mêmes, les ennemis que nous avons vaincus par la force de nos armes ; aujourd'hui, qu'il m'est doux de vous le prédire, l'olivier de la paix s'unira aux lauriers de la victoire ; Mars se reposera dans les bras de l'amour ; et la nation française respectée, glorieuse, fortunée, recueillira les fruits délicieux de sa longue patience, de ses pénibles sacrifices, et de son héroïque constance.

Jeunes amantes, tendres épouses, pères et mères,

que la patrie a privés, pour un tems, des objets chéris de votre amour, ouvrez vos cœurs à la joie, la patrie va bientôt vous les rendre ; ils partirent pleins d'espérance, ils vont revenir couverts de gloire ; ils partirent enfans, ils vont revenir hommes ; ils partirent esclaves, ils vont revenir libres. Que leur sort est digne d'envie ! que votre bonheur sera grand ! et quelle voix, quel pinceau pourra en dépeindre toutes les délices !

Mais n'anticipons pas sur cette époque fortunée ; elle arrivera cette fête mémorable de la paix ; il tarde au gouvernement de la proclamer, comme il tarde à vos oreilles de l'entendre, et à vos cœurs de s'abandonner à tous les transports qu'elle fera naître. Mais si nous ne pouvons la hâter que par nos vœux, nous devons la faire précéder parmi nous de sa sœur, de sa compagne chérie, de la paix intérieure, et de la tranquillité domestique, sans laquelle la paix étrangère, la paix politique ne serai qu'un vain bruit, qu'une fumée fugitive, propre à nous donner de la réputation et de la gloire, mais incapable de nous donner le bonheur.

Nous avons pacifié l'Europe, nous diront incessament nos armées triomphantes ; ah ! répondons à ce langage : et nous, nous nous sommes pacifiés nous-mêmes. Le secret de cette métamorphose n'est pas difficile à trouver ; mais il faut avoir la sagesse,

il faut avoir le courage de s'en servir. Interrogez toutes les crises de la révolution ; quelle en a été la source toujours féconde, et jamais assez bien aperçue ? Cette source intarissable de toutes nos agitations intestines, vous la trouverez en derniere analyse dans les mains incertaines, dans les mains perfides des hommes auxquels le peuple donna imprudemment sa confiance.

Oui, je ne crains pas de le dire, et les faits ne démentiront pas cette assertion : depuis le 14 juillet 1789 jusqu'au 18 fructidor de l'an 5, il n'a pas existé un seul trouble, pas un seul mouvement, pas un seul péril, pas une seule conspiration, qui n'ait eu cette cause pour principe. Et bien, détruisez la cause, et vous détruirez l'effet ; changez le principe, et vous préviendrez la conséquence. Huit ans d'expérience continue, quoique variée, des choses et des hommes, ont dû vous apprendre à les connaître, ou vous ne les connaitrez jamais. Plus que toute autre époque de la révolution, la réaction post-thermidorienne a mis en évidence le fonds des cœurs ; cette réaction a été le creuset du républicanisme ; l'homme qui en est sorti pur, est pur ; l'homme qui en est sorti souillé, ne se lavera jamais.

Ce n'est pas dans les tems prospères que l'on doit juger de l'attachement et de la fidélité d'un

ami, c'est lorsque le vent de l'adversité souffle, c'est au sein des revers que les faux amis vous abandonnent, que les amis véritables restent, et qu'ils deviennent la consolation de votre infortune; ce n'est pas non plus lorsque le titre de patriote et de républicain était un titre d'honneur, qu'il y a eu du mérite à le porter; ce n'est pas lorsque les patriotes et les républicains étaient les distributeurs des graces, qu'il y a eu du patriotisme à les rechercher; ce n'est pas en un mot lorsque le génie républicain planait impérieusement sur la France étonnée, que le cri de vive la république a été un cri certain d'amour pour elle.

Non, avant le 9 thermidor, il était trop doux, trop utile, trop pressant de sentir cet amour ou de le feindre, pour qu'il fut possible de démêler la réalité de ce sentiment, d'avec l'apparence, et pour que l'hypocrisie adroite ne fit encore plus de dupes, que la simple franchise ne ferait de partisans; mais c'est quand le titre de patriote et de républicain a été un signal de proscription, c'est quand leur société a eté un opprobre, c'est quand le dévouement à la république a été un arrêt de mort, c'est alors qu'il y a eu quelque grandeur d'ame, quelque générosité, quelque courage peut-être à conserver ce titre proscrit, cette société méprisée, ce dévouement avant-coureur du trépas; c'est alors

qu'il a été beau de contempler de sang-froid le sort des Barnevelt et des Sydney, et de le préférer à celui des Pichegru et des Dumouriez ; mais c'est alors aussi que les hommes dont le patriotisme n'était que sur les lévres, ont trahi la pensée qui était au fonds de leur cœur ; c'est alors aussi que les hommes dont le patriotisme n'avait pour base que la vanité, l'intérêt, la crainte ou l'ambition, ont paru dans toute leur nudité, vils, rampans, abbatus et prosternés devant ces mêmes idoles qu'ils avaient renversé de leurs propres mains ; c'est alors aussi que ces hommes qui avaient joué le premier rôle pendant le régime révolutionnaire, qui ne trouvaient jamais les mesures de salut public assez rigoureuses ni assez étendues, qui se donnaient pour autant de Brutus, se métamorphosérent en autant de Thersites, lâches, insolents, dédaigneux, criant d'une voix forte à la terreur, dans l'intention de faire oublier leur terrorisme, et de rentrer en grace avec les suppots de la royauté dont ils devinrent et les créatures et les vils instrumens ; c'est alors enfin que ces caméléons politiques prirent les teintes variées des mois, des jours, des heures, des lieux, des personnes, des circonstances, qu'ils parurent successivement sous des formes aussi multipliées et aussi diverses que la réaction avait de nuances, et qu'ils donnerent ainsi la mesure de

leur faiblesse, de leur lâcheté, de leur perfidie, de leur opprobre, de leurs crimes et de leur servitude. Avec de tels élémens on ne constitue pas une république, on n'assure pas la paix intérieure d'une république, on ne pourvoit pas au maintien durable d'une république; avec de tels élémens la république sera ce que nous l'avons vu être depuis le premier jour de son existence, tour-à tour tranquille et agitée, redoutée et méconnue, défendue et trahie, au faîte de la gloire et sur le bord de l'abyme.

Je m'arrête; mes accens seraient désormais trop faibles, la patrie elle-même va parler, la patrie elle-même veut vous faire entendre sa voix forte et persuasive.

» O mes amis, ô mes enfans, vous crie-t'elle, » échappés ensemble à la ruine commune, écoutez » le dernier langage de la meilleure, de la plus » tendre des mères! J'ai vu le 18 fructidor s'avancer » menaçant et terrible : Je l'ai vu s'écouler calme, » serein, dégagé des nuages qui présageoient la » tempête. J'ai vu les destinées éternelles de la » république, celles du monde entier, dépendre » de quelques hommes, de quelques heures, de » quelques circonstances peut-être indépendantes » et des heures et des hommes. Si le royalisme » eût triomphé, semblable à un tigre pressé par » la faim ou par une soif ardente, il aurait dévoré » sa proie, il se serait abreuvé de votre sang,

» il se serait nourri de vos cadavres. J'ai vaincu ; » et ma victoire n'a point été ensanglantée. Ce » n'est pas du sang que je demande, mais de la » sécurité. Je réchauffais dans mon sein des ser- » pens prêts à me déchirer les entrailles, j'aurais » pu les écraser, je n'ai fait que leur ôter leur » venin : l'aire de la liberté est maintenant purifiée. » J'ai fait pour toi, ô mon peuple, tout ce que » tu pouvais attendre de ma tendresse, c'est à toi » à faire ce que j'ai lieu d'attendre de ta grati- » tude, ce que j'ai droit d'exiger de ton amour. » *Connais tes amis, connais tes amis, connais tes* » *amis.* Si tu suis ce conseil qui les renferme tous, » je t'annonce une longue suite de prospérité et » de gloire ; si tu le méprises, je t'annonce et » ma servitude et la tienne. Alors, ô mes enfans, » vous jetteriez un voile sur ma tête déshonorée ; » il servirait à couvrir mon malheur et ma honte. » Et vous, orphelins abandonnés, vous vous pré- » pareriez à boire dans la coupe de Socrate, ou » à vous percer du glaive de Caton, sur les » ruines fumantes de la république embrasée. »

Ainsi vous parle la patrie, ô mes concitoyens ; gravez, gravez au fond de vos cœurs ses salutaires paroles ; assez longtems vous avez parcouru le cercle des erreurs et des méprises ; il est tems de revenir au point unique de la vérité ; assez longtems vous avez jugé les hommes par leur esprit, par leurs lumières, par leurs talens, par leur fortune, par

leur

leur réputation équivoque, et trop souvent usurpée ; il est tems de ne les juger que par leurs actions, que par la série et l'ensemble de leurs actes publics et domestiques. Assez longtems vous avez cru au repentir et à la conversion de la faiblesse ou de la lacheté ; il est tems de vous convaincre que l'homme, qui une fois a trahi ses devoirs, ne peut plus donner de garantie assurée, qu'il ne les trahira pas encor. O ! si je pouvais graver ces principes en caractères de feu dans vos ames, je croirais que la fête de la République ne serait perdue ni pour vous ni pour elle ! Non, elle ne le sera point ; vous avez prévenu mes vœux, vous les avez rempli avant de les entendre.

A la nouvelle inopinée de la destitution de vos magistrats, vous avez donné à ces fonctionnaires fidelles un témoignage public et éclatant de votre estime, de votre confiance, de votre amour ; et ce témoignage, n'en doutez point, aura quelque poids dans la balance où sera pesée leur conduite civique, et celle de leurs infames détracteurs. Mais quoiqu'il arrive, magistrats républicains, votre triomphe est indépendant des évènemeus ; vous avez rempli vos devoirs ; si vous perdez vos places, vous ne perdrez rien, car vous ne perdrez pas la confiance que vous y avez acquise, la confiance que vous y avez justifiée : si vous les conservez, nous gagnerons beaucoup, car nous verrons l'intrigue découverte ;

la calomnie confondue, l'aristocratie trompée dans son attente, et le royalisme battu jusques dans ses derniers retranchemens. L'assassinat d'un ci-devant fonctionnaire public a servi de prétexte à la calomnie pour jetter sur votre administration une teinte de faiblesse, d'apathie, ou de négligence ; mais cet assassinat sur lequel vous avez gémi avec tous les patriotes de cette Commune ; cet assassinat, que toute la prudence humaine ne pouvait ni prévoir ni prévenir ; cet assassinat, défiguré par l'esprit de parti, porte des caractères trop prononcés de ressentiment individuel, de vengeance particulière, pour qu'on puisse s'y méprendre, et en faire un sujet d'accusation ni contre les magistrats ni contre la cité dont il excite également l'indignation et l'horreur. Non, la cité d'Albi n'est pas le siège des assassins, mais l'azile de leurs malheureuses victimes, mais l'effroi de leurs sanguinaires bourreaux.

Approchez, ô nos amis ! ô nos freres, honorables fugitifs ! approchez ; je veux vous presser contre mon cœur, vous inonder de mes larmes, et vous présenter avec orgueil à l'amour et à la vénération publique. Ah ! lorsque vous rentrerez dans cette ville dont le nom ne souillera pas mes lèvres, dans cette ville jadis conquise à la République, aujourd'hui vendue à la royauté, vous direz à vos épouses, à vos enfans, aux républicains qui partagent leurs

allarmes et leurs périls ; vous leur direz que vous avez trouvé dans cette enceinte, un peuple humain, hospitalier, sensible, ami de l'ordre et des lois, ami de l'infortune, ami sur-tout des républicains proscrits, plein d'amour pour la liberté, d'horreur pour la tyrannie, de dévouement pour la République, et d'exécration pour la royauté.

Administrateurs renouvellés du département, votre translation provisoire au milieu de nous est un acte de justice que nous savons apprécier : vous jouirez ici de cette sécurité parfaite qu'une ville ingrate vous refuse, et sans laquelle il vous serait impossible de remplir ni vos obligations, ni notre attente. Nous ne vous dirons pas que vos personnes seront en pleine surêté, et que nous sommes prêts à faire le sacrifice de nos vies pour les défendre ; là où il n'y a pas de péril, là où régnent le calme et la tranquillité la plus profonde, cette assurance serait inutile, cette offre de secours serait déplacée ; mais nous vous dirons que vous trouverez en nous des citoyens qui aiment leurs magistrats, qui les respectent, et qui ne se croyent jamais plus libres, qu'alors qu'ils courbent docilement la tête sous le joug sacré des lois.

C'est à vous, commissaire central du directoire exécutif, c'est à vous qu'il appartient d'offrir aux regards du gouvernement, les vérités importantes

que la justice et les circonstances me commandent d'émettre.

Et vous aussi, vous avez abandonné une ville où vous vouliez rappeller la paix, et où l'on vous préparait la mort. Peu sensible à vos dangers personnels, vous les auriez bravés ; mais vous étiez époux, vous étiez père, et après avoir perdu, au champ de l'honneur, l'enfant chéri de votre première union conjugale, vous deviez soustraire aux menaces des assassins les tendres fruits qu'une seconde et douce union vous a donnés, pour être la consolation d'une perte sur laquelle vous versez encore des larmes. Ah ! la proscription qui vous poursuit, vous honore ; elle justifie le choix du gouvernement et les espérances réalisées des amis de la république.

Vous voulez le bien, vous le faites, vous le ferez, et votre passage ou votre séjour dans nos murs laissera des traces profondes de vos lumières, de votre sagesse, de vos vertus, de votre ardent amour pour le régime républicain, pour la constitution de l'an 3 qui nous le donne, pour les lois qui nous l'assurent, et pour le gouvernement qui sait et le maintenir et le défendre. *Vive la République !*

Ce discours fut prononcé dans la salle des exercices publics de l'école centrale ; une jouissance plus

délicieuse mille fois que les applaudissemens qui le suivirent, fut offerte à l'orateur ; au nom de l'infortuné *Grach* et de son épouse, à la vue des Républicains bannis de leurs foyers et grouppés au centre de la salle sous la bannière dont la devise rappelle et leur exil et l'autorité qui leur donna azyle, les larmes coulèrent de tous les yeux. Jamais spectacle plus attendrissant ne fut offert à la vue et sur-tout au cœur des hommes.

Toutes les Autorités constituées, revêtues de leur costume ; les Profeſſeurs de l'école centrale ; les Instituteurs des écoles primaires avec leurs élèves ; la compagnie respectable des Vétérans ; celle des Gendarmes ; toute la Garde Nationale sous les armes ; des Auditeurs sans nombre qui se pressaient pour écouter ; les cris mille fois répétés de *vive la République*, *vive la Constitution de l'an* 3, *vive le Directoire*, *vivent les Repréſentans fidelles*, *vivent les Armées triomphantes*, *vive la Journée du* 18 *Fructidor* ; les airs chéris des Répulicains : *la Marseillaise*, *le chant du départ*, *veillons au salut de l'empire*, chantés avec un enthousiasme qu'il est impossible d'exprimer ; tout cet ensemble formait un tableau que n'oublieront jamais ceux qui en furent les témoins sensibles.

Au sortir de la salle, le cortège entier se rendit sur la place publique où l'attendait un peuple im-

mense, ivre de joie, faisant éclater ses transports comme à l'aurore de la révolution. Là était élevé un amphitéâtre simple, mais vaste, où les Autorités constituées se placèrent; là des salves d'artillerie annoncèrent leur arrivée, comme elles avaient annoncé leur départ de la maison commune; là un membre de l'administration municipale lut la déclaration des droits et des devoirs de l'homme et du citoyen, et proclama le premier article de la constitution de l'an troisième; là une musique bruyante joua les airs patriotiques; là des milliers de voix se joignirent à elle, et formèrent le concert le plus touchant et le plus majestueux; là enfin se présentèrent quatre hommes, vêtus à la manière des habitans des quatre parties du globe; à leur côté était leur interprete, chargé d'exprimer leurs sentimens et leur vœu pour la République française: il le fit avec une briéveté, avec une grace, une noblesse et une chaleur qui charmèrent tous les esprits, qui embrasèrent tous les cœurs, et qui semblèrent faire du lieu de la scene, un temple immense où la divinité présidait, et où l'univers était assemblé. Des salves d'artillerie couvrirent de nouveau et la musique et les voix et les expressions variées et frappantes de l'alégresse publique.

Le cortege se remit en marche, les patriotes fu-

gitifs de Castres étaient à la tête, un d'eux portait le drapeau sur lequel on lisait ces mots : *La Municipalité d'Albi, aux Républicains réfugiés de Castres* ; ce drapeau attirait tous les yeux, comme les Castrais eux-mêmes étaient l'objet du plus tendre, du plus vif intérêt.

On parcourut ainsi la ville et les fauxbourgs au son des tambours, des flûtes, des instrumens militaires de tout genre ; au bruit des voix, des cris civiques, et sur-tout des acclamations universelles d'un peuple qui semblait renaître à la liberté. Puissent ces élans sublimes d'un peuple généreux, répétés au même instant sur tous les points de la France, avoir appris aux traitres le secret de leur chûte, aux ennemis de la république celui de leur faiblesse, et aux autorités fidelles celui de leur force que rien n'est capable de vaincre.

A ALBI, le premier vendémiaire, l'an 6 de la république française, une et indivisible.

L'Administration municipale d'Albi.

DUMAS, *président.* COSTE, TOULZE, CHANTRE, DUFAY, ANDORRE, BORIES, *administrateurs.* MICHEL, *commissaire du directoire exécutif.* BERTRAND, *sécretaire.*